

Une écologie de la liberté

A la fois brillant, cultivé, lucide, sensible et sincère, Bernard Charbonneau (1910-1996) est le grand oublié des théories écologistes et des critiques de la modernité industrielle ; son œuvre foisonnante, complexe est actuellement très peu éditée cependant que sa pertinence, son angle d'analyse tout à fait original du processus d'industrialisation et ses constats prophétiques mériteraient une attention infiniment plus grande. Charbonneau est, avec son camarade bordelais Jacques Ellul, que l'on redécouvre enfin sur le vieux continent, l'un des pères de l'écologisme français et l'un des inspirateurs des thèses d'Ivan Illich. A ce titre, et à bien d'autres, Daniel Cérézuelle propose, dans son ouvrage paru aux très audacieuses éditions Parangon, de découvrir à la fois l'homme et l'œuvre, avec le parti pris que l'un et l'autre sont indissociables. En effet, Monsieur Cérézuelle montre que l'angle d'analyse des faits et des idées de Charbonneau est toujours, méthod(dolog)iquement lié à son expérience personnelle, charnelle, affective, intuitive, en somme, existentielle, puisque, selon lui, transmettre un savoir, c'est aussi partager une expérience d'intériorité du sujet – celle-ci étant très précisément ce que la modernité industrielle remet en cause.

La réflexion de Charbonneau s'enracine, comme celle d'Ellul, dans le personnalisme des années trente (celui de Denis de Rougemont plutôt que de Mounier) mais ne s'y compromet, ne s'y perd pas. Pour l'essentiel, elle en garde une grande défiance vis-à-vis d'un libéralisme qui prétend défendre la liberté individuelle avec la multiplication d'institutions seulement efficaces dans l'accroissement de leur pouvoir, et une ligne humaniste - bien loin des thèses anglo-saxonnes du *wilderness* et de la *deep ecology* - où le sujet, l'individu, mérite plus d'attention que l'espèce ou qu'une nature sacralisée, ainsi qu'une tendance spiritualiste (que le personnalisme officiel perdit vite) qui ne deviendra jamais, à l'inverse de celle d'Ellul, un engagement dans le christianisme, ni une sorte de mystique éthérée.

Comme tous les penseurs de son époque, Charbonneau est bien entendu marqué par le phénomène totalitaire, mais il est l'un des rares (avec, bien sûr, Ellul, mais aussi Gunther Anders et, dans une moindre mesure, Heidegger) à pressentir qu'il ne peut être réduit à ses émanations fasciste et communiste. La Grande Guerre est pour lui la première manifestation (vécue) d'une tendance des sociétés industrialisées vers une totalisation sociale, une organisation impersonnelle fonctionnant de manière autonomie (quoique le terme automatique soit plus approprié), sans limites et sans objectifs autres que sa propre efficacité, au sein de laquelle l'individu, d'une part, devient une ressource humaine et perd la maîtrise de son destin, cela du point de vue collectif comme du point de vue individuel, et, d'autre part, voit son intériorité même menacée - l'intuition est ici très bergsonienne - par la déréalisation à laquelle il est soumis, voire à laquelle il participe activement – thème largement travaillé par un Ellul traitant de la propagande. L'individu perd de fait le contact sensible, physique avec le réel. En ce sens, quand Daniel Cérézuelle invoque la nécessité pour Charbonneau d'une sorte de réincarnation de l'homme, d'une recherche de ce qui est à taille humaine, à proportion des sens et de l'imaginaire de l'individu, il saisit tout à fait le centre de son œuvre, dont on trouve la logique accomplie dans le travail d'Illich sur les seuils de contre-productivité des institutions de la société industrielle. Peut-être aurait-il par contre dû l'envisager en regard de la philosophie d'un Epicure et pas seulement de son indéniable origine chrétienne.

Malgré de multiples tentatives, rappelle l'auteur, Charbonneau échoua à créer un mouvement structuré – d'intellectuels comme d'activistes – à partir de ses thèses, dont il avait pourtant tiré (contrairement à Ellul) une pensée politique concrète, voire programmatique. Peut-être est-ce dû à sa critique des sciences, et des sciences humaines en particulier, laquelle ne pouvait que déplaire à des mouvements écologistes très vite soumis aux logiques techniciennes ou aux expertises ? Ou bien son style, exigeant autant qu'élégant, et au fond très intimiste, ne correspondait-il plus aux canons et aux attentes du dernier tiers du XXe siècle ? Cet échec fut une grande déception pour un homme qui était persuadé – à juste titre – d'avoir touché le cœur du problème. Au lecteur de lui faire justice.

Frédéric DUFOING

Daniel CERZUELLA, *Ecologie et liberté. Bernard Charbonneau, précurseur de l'écologie politique*, Coll. L'Après-développement, Parangon, Lyon, 2006, 202 pages